

## Péripéties éditoriales d'un "best-seller" du XVI<sup>e</sup> siècle : le guide de pèlerinage de Venise au Saint- Sépulcre et au mont Sinai

Jean-Luc Nardone

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/litteratures/396>

DOI : 10.4000/litteratures.396

ISSN : 2273-0311

### Éditeur

Presses universitaires du Midi

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2015

Pagination : 217-228

ISBN : 978-2-8107-0387-6

ISSN : 0563-9751

### Référence électronique

Jean-Luc Nardone, « Péripéties éditoriales d'un "best-seller" du XVI<sup>e</sup> siècle : le guide de pèlerinage de Venise au Saint-Sépulcre et au mont Sinai », *Littératures* [En ligne], 72 | 2015, mis en ligne le 07 décembre 2015, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/litteratures/396> ; DOI : 10.4000/litteratures.396

---



Littératures est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

# Péripéties éditoriales d'un "best-seller" du XVI<sup>e</sup> siècle : le guide de pèlerinage de Venise au Saint-Sépulcre et au mont Sinai

*Jean-Luc NARDONE*

## LES SOURCES DU TEXTE

Le texte qui est ici présenté, intitulé *Viaggio da Venezia al Santo Sepulcro et al Monte Sinai con disegni de' paesi, città, porti, chiese et santi luoghi, con additione di genti et animali che si trovano da Venetia sino al S. Sepulcro et per tutta la Soria* est un *best-seller* qui compte vingt éditions au XVI<sup>e</sup> siècle et dix-neuf au XVII<sup>e</sup> siècle ; en tout, à ce jour, on en connaît cinquante-deux éditions entre 1518, l'année de sa parution à Venise, et 1800, auxquelles il convient d'ajouter l'édition non datée parue à Lucques chez Salv. e Giand. Maresc[andoli] et celle de 1968 proposée par Giorgio Tabarroni (Bologna, Cooperativa Universitaria), fac-similé de l'édition vénitienne de 1533 augmentée d'une intéressante introduction. Lors de la deuxième édition du guide, en 1519, paraissent aussi la troisième édition du *Viaggio in Terra Santa* de Santo Brasca et surtout la réédition du *Viazo da Venezia al sancto Iherusalem et al Monte Sinai* de Niccolò da Poggibonsi augmentée dès lors des instructions aux pèlerins fournies par l'ouvrage de Santo Brasca. Le livre de Poggibonsi, très vite nommé *Il Libro d'Oltramare* [Le Livre d'Outremer] connut un succès considérable – on en dénombre soixante-deux éditions – et il nous intéresse ici

au premier chef puisque nous avons pu établir qu'il est la source première de notre texte ; une source qui nous reconduit au XIV<sup>e</sup> siècle car c'est en mars 1345 que Niccolò, moine franciscain originaire de Poggibonsi en Toscane, quitte sa terre natale pour se rendre en pèlerinage dans les Lieux saints. Après avoir traversé Florence et Bologne, il suit le canal jusqu'à Ferrare puis le Pô jusqu'à Chioggia ; là un bateau le conduit à Venise d'où il s'embarque le 6 avril 1346 pour un voyage qui dure plus de quatre ans. À sa ceinture pendent, précise-t-il, deux tablettes sur lesquelles il prend des notes, suivant son intention de décrire son périple.

Son manuscrit, dont l'original malheureusement s'est perdu, a été maintes fois recopié dans les couvents franciscains pour aider les moines à se préparer pour un tel voyage, mais l'ouvrage connaît par la suite un succès bien plus large que favorisent et illustrent tout à la fois nombre d'éditions et de traductions. Pourquoi un tel succès ? Son auteur se révèle d'abord comme un voyageur intrépide, enthousiaste et d'une curiosité insatiable. Il a une culture religieuse et artistique certaine : en effet, pour chaque lieu saint, il évoque l'épisode biblique correspondant et il fait des monuments, plus particulièrement des églises, une description technique. Il n'a certes pas les qualités littéraires de son illustre contemporain qu'est Pétrarque<sup>1</sup>, mais il raconte avec sobriété, grande précision et vivacité, ce qu'il a vécu, vu ou ce qu'il a entendu dire. Il fait ainsi connaître au futur pèlerin dans les moindres détails les routes à prendre, les milles à parcourir, les portes à ouvrir, le nombre des marches à gravir ou à descendre, les monuments à voir (qu'il situe, mesure, décrit dedans comme dehors) et il n'oublie pas d'indiquer le prix des entrées dans les monuments, le montant des octrois et la durée des indulgences acquises dans chaque lieu saint. Il ne lui cache rien non plus des périls à affronter, décrivant longuement le danger des tempêtes que lui-même essuya, les escarmouches avec les Sarrasins qu'il subit. Bien que moine et prêtre et contrairement à plusieurs de ses prédécesseurs ou contemporains, il croit sans sourciller à toutes les légendes qu'on lui rapporte. Ce livre, d'une lecture très agréable, visait manifestement à la fois un public religieux et laïc – si les indulgences sont indiquées pour chaque lieu car c'est un guide de pèlerinage, les prières sont rares ou évoquées par leurs premiers mots –, et il était à la portée de tous, c'est-à-dire non seulement de ceux qui savaient lire mais encore des illettrés, destiné en effet (et notre auteur y fait allusion plusieurs fois) à être lu aussi à haute voix devant un auditoire.

---

1. Pétrarque est l'auteur d'un célèbre *Itinerarium syriacum* (1358), pèlerinage mental du poète toscan, l'un des rares récits en la matière qui ne parte pas de Venise mais de Gênes.

On comprend dès lors qu'on ait cherché à traduire le livre de Niccolò da Poggibonsi. Et il nous reste notamment, datant du milieu du xv<sup>e</sup> siècle, une traduction en allemand faite à Passau, que Gabriel Muffel (1432-1498), noble de Nuremberg, contribua à divulguer. Or en étudiant la seule version existant à ce jour, C. D. M. Cossar<sup>2</sup> a montré non seulement que ce manuscrit était une traduction/adaptation de l'ouvrage de Niccolò mais que le célèbre texte italien anonyme, connu sous le nom de *Viazo da Venesia al sancto Iherusalem et al monte Sinai*, édité à Bologne en 1500, était en fait une traduction de la version allemande.

Le traducteur – ou celui qui a commandé la traduction – a compris tout le parti qu'il pouvait tirer du texte de Poggibonsi en l'adaptant à un public allemand laïc, désireux de se rendre en Palestine. Ainsi disparaît le personnage de notre moine franciscain, et de ce fait disparaissent aussi son nom, l'évocation de son père, de son pays, la mention de son état de moine et de prêtre, des messes qu'il dit dans les lieux saints et même du rôle important joué par l'ordre franciscain en Palestine. L'aspect autobiographique est gommé, le *Livre* n'est plus qu'un guide pour les Allemands. Il commence alors par la description de Venise, point de départ habituel des pèlerins, et plus particulièrement des pèlerins allemands. Pour que l'ouvrage soit attractif, tous les événements qui pourraient par trop effrayer ou lasser le futur voyageur sont supprimés ou résumés en une phrase (notamment les tempêtes, les actes de piraterie, les escarmouches avec les Sarrasins, les descriptions des sectes chrétiennes). Il doit aussi être facile à comprendre ; c'est pourquoi certains mots sont accompagnés de synonymes, de précisions ou d'explications. Les comparaisons savoureuses, jugées peut-être trop italiennes par le traducteur, disparaissent ou bien sont remplacées par des métaphores mieux comprises par un public bavarois : la ville de Zadar est située sur la mer « comme Passau sur le Danube et l'Inn » (5r<sup>o</sup>) ; *una grande chiesa come il duomo di Siena* [une grande église comme la cathédrale de Sienne], au ch. CLV, est rendu par « *ein grosse kirche als ein pistum* » [une grande église, c'est-à-dire un évêché] (94v<sup>o</sup>) ; l'eau douce chère « comme le vin grec produit à Pise », du ch. CCXXXIV, devient chère comme « le vin guelfe [italien] à Passau » (134v<sup>o</sup>). Par ailleurs le traducteur semble soucieux d'actualiser le texte, signe qu'il aurait fait lui-même le voyage, si bien que, par exemple, le château romain, tout entier debout chez Niccolò (ch. III), n'est plus qu'en partie intact chez lui (4v<sup>o</sup>) et que les soixante-douze drachmes que notre

2. Clive D. M. Cossar, *The German Translation of Niccolò Poggibonsi's Libro d'Ultramare*, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1985.

moine franciscain (ch. X) doit payer en tribut à l'amiral de Jérusalem, sont convertis en quatre florins (*guldein*) et demi (81°).

En dehors des modifications qu'exige l'adaptation à un autre public, la traduction est dans l'ensemble fidèle au texte originel, même si elle contient nombre de contresens, faux sens, négligences, coquilles et manques imputables au copiste, au traducteur ou au texte dont celui-ci s'est servi ; et certains mots semblent ne pas avoir été bien interprétés. Au reste, C. D. M. Cossar, pour éditer le texte bavarois, fut contraint d'avoir recours à la fois au *Libro d'Oltramare* et à la première édition existante du *Viazo da Venesia al sancto Iherusalem et al monte Sinai*. En effet, les adaptations que connut le récit de Poggibonsi ainsi que les erreurs de traduction expliquent probablement que l'éditeur bolonais n'ait pas identifié le texte de Niccolò da Poggibonsi et ait voulu traduire le guide allemand plutôt que rééditer le livre du moine franciscain. Car il s'agit bien là d'une traduction et non plus d'une adaptation, même si le concept de traduction de l'époque est quelque peu différent du nôtre et s'il est délicat de comparer deux textes qui, n'étant pas les originaux, sont entachés d'erreurs différentes.

Si l'on regarde de plus près l'exercice de traduction, on constate que notre traducteur italien a largement amplifié ce qu'avait commencé son collègue bavarois, en ce sens qu'il donne beaucoup plus souvent que lui des synonymes, voire des précisions, comme si, au lieu de choisir la traduction la plus fidèle, il recopiait toutes les propositions, précisions ou explications du dictionnaire. En effet, dans certains dictionnaires bilingues anciens, les traductions proposées peuvent non pas être séparées par une virgule mais cordonnées par *ou*, et les précisions marquées par *est*. Ainsi l'adjectif *guasto* (détruit), toujours utilisé seul par Niccolò da Poggibonsi est-il traduit en allemand tantôt par *gewust*, tantôt par *zuprochen* alors que dans le texte bolonais le mot choisi est toujours accompagné d'un synonyme ou d'une précision : *rotte è disfatte*, (p. 6), *frachassato è guasto* (p. 7), *ghuaste è diserte* (p. 27), *discasinate è rotte* (p. 74), etc. Innombrables sont les redondances similaires : *chandeloto o vero chandela* (bougie ou bien chandelle), p. 21 ; *l cortile o vero la piazza* (la cour ou bien la place), p. 24 ; *amiraglio o vero chapitanio* (amiral ou bien capitaine), p. 24. Dans son élan, il n'hésite pas à recopier toute la rubrique, lesdits dictionnaires faisant aussi office de dictionnaires de synonymes et là où Niccolò dit *le navi e le galee* [les navires et les galères] au ch. CLXIII, le Bavarois *der schiff und galeen* (101r°), il écrit : *ogne naville como è choche, spinaze, galee, saetine, brighentini, barche e altri legni* (p. 94), et à la place de *stormento* (instrument), au ch. CXCVIII, *instormento da*

*corde, come hè liuto, o alpe, o psalterio* (instrument à cordes, comme le luth, la harpe ou le psalterium), p. 112. De même, quand il décrit le trésor du Pharaon, aux cinq variétés de pierres précieuses citées par Niccolò da Poggibonsi (ch. CLXXV), il en rajoute vingt-trois (p. 100), plus vraisemblablement puisées à la même source que chez Pline, Isidore de Séville ou Marbode. Les erreurs rencontrées dans les citations latines nous font penser que les conjonctions ou adverbes latins qu'il utilise fréquemment (*aut, siue, uidelicet, praeterea*) sont plus inspirés par le dictionnaire que par sa connaissance de la langue de Cicéron, même si, en bon chrétien qui connaît ses prières, il redonne en latin les citations (35<sup>v</sup>° et 84<sup>r</sup>°) que notre Bavarois avait traduites, *Mite (sic) manum tuam in latus meo (sic) et esto fidelis* (p. 30), et *Ihesu filii David miserere mei*, (p. 75), et ajoute le début d'une hymne à la gloire de la sainte Croix, *O radix ligni sancti tu sis benedicta*, (p. 43).

Toutefois on peut aussi imaginer que cette abondance de vocables semblables à des enluminures trahisse l'enthousiasme d'un traducteur qui fut peut-être lui-même pèlerin. D'autant que déjà, dans la traduction allemande, mais plus encore dans notre version bolonaise on note, par rapport au texte toscan de Poggibonsi, l'emploi de superlatifs, de suffixes hypocoristiques, d'adjectifs emphatiques, ce qui ajoute du relief et de la vie aux curiosités, sites et monuments décrits ou dramatise la relation des événements bibliques.

Certes nous trouvons, dans cette nouvelle traduction, bon nombre d'erreurs, comme dans tout texte maintes fois recopié, auxquelles s'ajoutent celles qui entachent le texte allemand et des coquilles imputables à la négligence de l'imprimeur, qui par exemple met les lettres à l'envers ou dans le mauvais ordre. Les imprécisions ou infidélités allemandes se retrouvent à l'évidence en italien. Remarquons en outre que si le traducteur bavarois avait conservé un nombre élevé d'italianismes comme *tigri, tribunal*, etc., le texte italien n'a gardé que quelques germanismes qui semblent dus à l'inattention ou à l'incompréhension.

La langue de l'édition de 1500 présente des caractéristiques bolonaises, notamment quelques vocables dont le plus typique est *tuada* qui, dans le sens de « cave » (celui de notre texte), n'est attesté qu'à Bologne.

Le texte du *Viaggio da Venetia* n'est donc ni le texte de Niccolò da Poggibonsi ni l'édition bolonaise de 1500 mais une refonte de cette dernière, éditée après 1510 et dont les éditions les plus anciennes qui nous restent sont de 1518, 1519, 1521, 1533, réalisées par un célèbre éditeur vénitien, Niccolò d'Aristotile, dit Zoppino. Nous avons choisi la version

de 1533 parce qu'elle est la plus complète des quatre et qu'elle illustre parfaitement la manière dont un éditeur transforma un fiasco (car l'édition bolonaise de 1500 fut un échec) en un véritable best-seller. De fait, un pèlerin anonyme a accompli en 1510 un voyage en Terre sainte et en Égypte et s'est servi pour l'essentiel du texte bolonais. Il part lui aussi de Venise, mais sa description de la ville est quelque peu différente comme est différent son voyage en mer d'aller et de retour. Le texte ne devient identique – à quelques phrases ou expressions ou mots près, ajoutés, supprimés ou changés – à celui de 1500 qu'à partir de la ville de Ramleh en Palestine. En outre, et c'est là un des intérêts supplémentaires de ce nouvel ouvrage et ce qui a fait son succès, l'auteur, qui se présente comme un pèlerin et un guide pour les futurs pèlerins, adjoint à trois moments du récit des conseils qui leur permettent de mieux se préparer au voyage. En préambule, il les instruit sur les formalités qu'ils ont à accomplir avant leur départ et sur ce qu'ils doivent prendre dans leurs bagages (on trouve d'ailleurs des instructions similaires dans l'*Itinerario* de Gabriele Capodilista, de 1458, et identiques dans le *Viaggio in Terra santa*, de 1480, de Santo Brasca). À Joppé, il rapporte les conseils du père Gardien sur la conduite à tenir en Terre sainte. À la fin du pèlerinage, c'est une leçon d'hygiène qu'il propose afin que le voyageur se prémunisse des vomissements en mer et des poux. L'auteur conclut en proposant la liste des reliques que l'on peut vénérer à Venise, des paroisses ou quartiers, des monastères de moines ou de sœurs, des abbayes et prieurés, des hôpitaux et des écoles de Venise. En outre, pour intéresser et mieux guider le voyageur, l'ouvrage est, parmi tous ceux que nous avons pu comparer, celui qui contient le plus grand nombre de gravures, cent soixante exactement.

### UN AUTEUR ANONYME

Dans son introduction, G. Tabarroni<sup>3</sup> a pour sa part repéré que notre texte est anonyme jusqu'à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle puis mentionne, à partir de 1614, le nom d'un auteur : le « R. P. F. Noe dell'ordine di S. Francesco ». L'apparition soudaine d'un auteur est sans doute à rapprocher de l'existence du livre du père Bianco, le *Viaggio del Rever. P. F. Noè Bianco vinitiano della Congregation de' Servi fatto in Terra Santa e descritto per beneficio de' pellegrini et di chi desidera havere intera cognition di quei santi luoghi, con tre tavole : una de' capitoli ; l'altra delle cose notabili ;*

---

3. En 1968, Giorgio Tabarroni a proposé une simple réimpression du texte publiée à compte d'auteur à Bologne. L'ouvrage, qui n'était pas destiné à une vente, est difficile à localiser.

*et la terza delle miglia che sono da un luogo all'altro.* L'auteur de cet autre texte, Noé Bianco, né à Venise, fut prieur de l'ordre des servites de Marie en 1544 et plusieurs fois administrateur. Il accomplit son pèlerinage en Terre Sainte en 1527. Il fit un autre pèlerinage à Rome en 1568, au retour duquel il mourut à Pérouse le 5 août de la même année. La similitude de ces deux pèlerinages en Terre Sainte peut avoir entraîné une *contaminatio* qui expliquerait l'apparition du nom d'un auteur pour notre texte. Mais cette similitude où sont confondus le R. P. F. Noë et le R. P. F. Noé Bianco, l'un franciscain, l'autre servite, tend plutôt à imaginer une contamination volontaire pour abuser ces pèlerins venus de toute l'Europe et peu au fait de l'existence de deux textes distincts. Car les titres complets et les itinéraires qu'ils renferment ne laissent aucune espèce de doute : ce sont deux ouvrages différents. L'imitation du volume du père Bianco ne se résout toutefois pas à la seule reprise de son prénom. L'édition de 1614 de notre guide est également augmentée d'une table (copiée du volume du servite) : « E di nuovo aggiuntovi una Tavola, che denota quante miglia sono da luoco a luoco insino a Gierusalem ». Bien évidemment, cette table contient des indications absentes dans le texte anonyme, comme la distance de Venise à Corfou ou celle de Corfou à Candie ; et là encore, on peut imaginer que l'ajout de cette table, qui aura sans doute encore accentué la confusion entre les deux ouvrages, a été rendu nécessaire pour que le texte anonyme ne tombe pas en désuétude. En choisissant, pour notre part, l'édition de 1533, nous évitons *a priori* d'entrer dans le jeu de ces manipulations éditoriales.

Cet anonymat, précisément, mérite notre attention. Il est licite de penser que lorsque les éditeurs publient le texte, il est anonyme. Toutefois d'autres textes anonymes contemporains comme le *Récit anonyme d'un voyageur à Jérusalem et au mont Sinäï*, s'ils ne révèlent pas le nom du pèlerin narrateur, ne cachent pas pour autant ceux de ses compagnons, leurs origines géographiques, etc. L'anonymat absolu de notre texte relève d'un genre différent, celui du guide de voyage. Qu'on ne s'y trompe pas : les récits de pèlerinage font naturellement office de guides pour les pèlerins qui les emportent même si, *stricto sensu*, ils n'obéissent pas, autant que notre texte, à ce genre. À l'évidence, la répétition des croyances, des légendes, des formes descriptives, des lieux visités, des indulgences qu'en procure la visite, des jugements portés sur les musulmans, les juifs et les autres chrétiens, des catalogues animaux et végétaux sont autant de preuves que les pèlerins qui nous ont laissé des relations suivent eux-mêmes, sur place, un itinéraire guidé par un ouvrage qu'ils ont emporté. Dès lors, visitant les mêmes lieux, ils entendent les mêmes commentaires et les répètent à leur tour ; d'où cet attachement toujours récurrent à



s'afficher comme un témoin. Le pèlerin est tout à la fois le témoin de ce qu'il voit et celui de ce qu'il lit, dont il garantit *a posteriori* l'exactitude. Cette *repetitio* constitue la quasi-totalité d'un grand nombre de textes, ce qui pousse la critique à souligner, pour chacun, les traits les plus originaux : ici le genre, là l'origine – et l'on imagine qu'ils portent chacun un regard différent car loin de chez soi surgissent le souvenir de sa maison, l'évocation des villes qu'on connaît, la comparaison avec des lieux et des usages familiers – ou encore la qualité : ainsi l'introduction d'un nom d'auteur dans notre texte ne se contente-t-elle pas de plagier le patronyme du père servite Noé Bianco puisque, en désignant cet auteur comme un franciscain, on l'insère dans l'une des plus anciennes traditions du pèlerinage en Terre Sainte, celui de saint François même.

Contrairement au simple récit de pèlerinage dans lequel « le narrateur entend faire connaître sa propre *peregrinatio* »<sup>4</sup>, le guide s'inscrit quant à lui dans la formidable organisation logistique que les Vénitiens proposent aux pèlerins et vise à donner des informations pratiques pour que le pèlerin mène à bien son entreprise : il indique les chemins, les lieux à visiter (de façon logique si possible), donne des conseils utiles, cherche à prévenir les embûches. Ces guides sont bien connus des pèlerins qui pouvaient les « acquérir notamment à Venise avant de s'embarquer »<sup>5</sup>. Et tous ceux qui étaient empêchés de se déplacer, qu'ils fussent vieillards, malades, infirmes, cloîtrés, trouvaient dans leurs pages l'occasion de marcher dans la foi du Christ en méditation. Autant de perspectives, en somme, qui rendent presque nécessaire *a priori* de ne pas personnifier le texte en maintenant l'anonymat de son auteur : ici, il n'y a aucun nom, aucune date de départ, et toutes les évocations communales ou régionales sont soigneusement gommées. Le texte est d'une opacité nécessaire à l'universalité de son ambition. Dans le même temps, toutes les informations contenues dans le guide ne doivent pas être sujettes à caution et, pour leur donner du crédit, il est nécessaire d'avoir recours à tout un arsenal rhétorique convaincant dont l'emploi de la première personne du singulier, un *je* qui donne aux formules de description souvent répétitives le relief et l'attrait sans lesquels elles seraient réduites à de plats catalogues. De là, de ce *je* narratif à un nom d'auteur, le pas est vite franchi pour peu que l'auteur en question ait quelque titre, rang ou notoriété : c'est ainsi le cas du père Noé Bianco en particulier, puis de notre auteur « franciscain ».

4. Jean Richard, *Les récits de voyages et de pèlerinages*, Turnhout, Brepols, 1981, coll. « Typologie des sources du Moyen Âge occidental » 38, p. 23.

5. J. Richard, *op. cit.*, 98.

Si rien, donc, n'indique explicitement qui fut l'auteur réel et du pèlerinage en Terre Sainte, et du récit transformé en guide, un certain nombre d'indices contenus dans le corps du texte permettent toutefois de tirer de l'obscurité notre voyageur. Une maigre allusion, très tôt, lorsqu'il visite la Crète, offre l'opportunité de déduire la date de son départ : il indique, en effet, que l'île est sous tutelle vénitienne depuis trois cent seize ans. Or c'est en 1204 que les marquis de Montferrat cédèrent l'île à la Sérénissime. Le voyage commence donc en 1510. Il est difficile de dire avec exactitude en combien de temps se déroule ce périple, mais si l'on additionne toutes les durées exprimées de façon explicite, il s'écoule bien deux années avant que notre voyageur retrouve son Italie natale. L'enthousiasme dont il fait montre lors de sa visite de Venise assure que notre pèlerin n'est pas vénitien. Si nous écartons l'hypothèse qu'il soit de Venise puisqu'il n'en parle pas comme de sa ville, il nous paraît être plutôt un homme originaire du nord de l'Italie mais désireux d'écrire en toscan. En effet même si, par exemple, il écarte systématiquement l'adjectif *buro* (« obscur »), correspondant au florentin *buio*, et le remplace par *scuro*, probablement parce que *buio* est jugé familier et s'il donne l'impression, par des changements légers de vocabulaire, de vouloir s'appropriier le texte, il conserve de la version bolonaise un grand nombre de formes grammaticales ou lexicales septentrionales qui, à la seule relecture de son texte, auraient dû frapper un Toscan. On pourrait d'ailleurs attribuer cette « toscanisation » davantage à l'éditeur soucieux de toucher le public le plus large, à une époque où la langue de Florence est devenue la langue des lettrés d'Italie. Le texte, quant à lui, n'échappe pas aux éditeurs de la Sérénissime avant 1614, année où, justement, il trouve un nom d'auteur. Notre voyageur est riche et débourse, tout au long de ces années, des sommes considérables en octrois, taxes et autres tributs dont il doit s'acquitter. Son attitude est celle d'un laïc pieux et non d'un religieux, mais il n'est pas noble à en juger d'après la façon avec laquelle il décrit ce « comte, un grand seigneur » qu'il croise de retour du monastère de Sainte-Catherine. C'est un homme « valeureux » et endurant, qui a conscience d'accomplir un voyage plus extraordinaire que la grande majorité des autres pèlerins. Si une diseuse de bonne aventure le convainc qu'il a « un cœur vaillant, [qu'il fera] beaucoup de choses et [qu'il courra] le monde », sa décision d'aller jusqu'à Sainte-Catherine confirme cette opinion : « Et c'est en effet le pire de tous les voyages et pour cette raison, aucun d'eux ne voulut se risquer à venir avec moi ». Au monastère de Sainte-Catherine, alors que « peu de pèlerins restent là plus de trois jours », notre voyageur « afin de pouvoir mieux voir chaque chose [resta] en ces lieux sept jours [et ne fit] rien d'autre que de [se] renseigner sur chaque chose ». De retour d'Égypte,

il va jusqu'à Bagdad mais ne pousse pas plus avant son voyage tant à cause des menaces qui pèsent sur les chrétiens qui se hasardent si loin des chemins de pèlerinage, qu'à cause de l'épuisement de sa bourse. C'est, de toute façon, un périple décrit comme bien peu ordinaire qu'il présente, qui justifie amplement à la fois l'édition de son récit – fût-ce sous forme de guide –, son succès économique et ses rééditions multiples.

L'emploi du *je* narratif tend à faire de ce pèlerinage une expérience individuelle. Mais l'emploi de la deuxième personne du pluriel indique bien vite que notre voyageur n'est pas seul. En fait, on peut dire qu'il voyage dès Venise, et sans doute même dès son départ de chez lui, en compagnie d'un autre pèlerin, et qu'ils sont aidés dans leurs pérégrinations en Terre Sainte par un « Arabe civilisé » qui leur sert de truchement, « un bon interprète qui [les] guida fort bien ». Une prédiction annonce la séparation des deux compagnons, mais elle n'est pas clairement indiquée, d'autant que la rencontre d'autres pèlerins – ici « de nombreux compagnons » qui ne le suivent toutefois pas jusqu'au monastère de Sainte-Catherine, là au contraire « quelques pèlerins qui voulaient se rendre à Sainte-Catherine, [ce qui le] rendit très joyeux », plus loin la perte de l'un d'entre eux, brutale et inexplicée – nuit quelque peu à la clarté des propos. On découvre toutefois que le groupe est composé de trois nationalités, « Italiens, Français et Allemands ». La fraternité est sans doute l'un des sentiments les plus forts qui animent ces Occidentaux loin de chez eux et la rencontre d'autres pèlerins conduit à former un groupe nouveau s'ils vont dans la même direction, ou porte à de sincères effusions si les chemins se séparent.

## UN CHRÉTIEN EN ORIENT

Cette fraternité tranche singulièrement avec la haine des musulmans – et des « perfides juifs » – qui anime notre pèlerin. On peut reconnaître là l'un des *topoi* de la représentation occidentale qui est donnée des Infidèles, mais la visite des hauts lieux de la chrétienté, tous ou presque aux mains de ces musulmans, aiguise cette animosité dans le souvenir jamais très lointain de la glorieuse période des Croisades. La qualification la plus fréquente est celle de « chiens » qui tend à démontrer toute l'animalité – vile – de ces ennemis de la foi chrétienne qui révèrent « leur maudite idole, Mahomet ». Notre pèlerin opère toutefois de subtiles distinctions. Ainsi lit-on dans les premières lignes consacrées à Jérusalem : « les Sarrasins, ces mécréants [...], les Arabes, les Turcs, les Barbares et même les païens » suivant un ordre, un peu confus en vérité, que ne

répète pas exactement une autre liste : « je veux vous dénombrer ces autres confessions dont la foi est maudite, à savoir les Turcs, [...] les Sarrasins, les Arabes et les Barbares ». Encore que, si l'on excepte les Turcs, se dessine une hiérarchie entre ces musulmans (Sarrasins, Arabes, Barbares) peut-être parce que les Turcs sont les plus puissants ennemis de la chrétienté, quand l'Empire Ottoman défie Venise sur mer comme sur terre. Ceux qu'on appelait « Sarrasins » sont les plus occidentaux, qui avaient tenu l'Espagne, la Sicile et tenaient encore la Syrie mais aussi – et cela rend plus ambigu le terme – l'Afrique. Ils appartiennent aussi à la tradition littéraire de la *Chanson de Roland* et, qualifiés de « mécréants », sont souvent synonymes de « musulmans ». Les Arabes, ou habitants d'Arabie, s'ils sont fréquemment dits « sauvages » et « laids », « vêtus de peaux de chameaux, à longs poils noirs, qui les faisaient ressembler à des diables » peuvent être aussi, on l'a vu, « civilisés ». Quant aux Barbares, le terme, avec sa majuscule, peut, dans le contexte, signifier les habitants de Barbarie, c'est-à-dire les Maures. Cet avilissement textuel s'accompagne d'illustrations ambiguës. Dans sa description des animaux étranges, deux planches mettent en scène le « babouin ». Dans l'une, il n'y a d'autre légende que le nom des quatre animaux représentés : le babouin (qui tient un bâton à la main mais dont les pieds ont un pouce opposable), le crocodile, la licorne et la salamandre. L'autre, intitulée « chameau [et] babouin », est complétée d'une légende : « Voici le chameau qui porte les sommes des Maures » et l'on reconnaît distinctement que c'est le « babouin » (avec de vrais pieds cette fois) qui tient le harnais de chameau dans une main, et un bâton dans l'autre. À l'évidence, le babouin représente le Maure, ridiculisé suivant une tradition déjà ancienne qui retenait de l'animal toute sa sottise : le Maure apparaît donc comme un musulman plus idiot que sauvage ou méchant. Hormis ceux-ci, aux yeux de notre pèlerin, les musulmans sont coupables de violence, de destruction et de dommages, et surtout d'occupation des lieux saints « parce qu'ils ne savent faire que le mal », jusqu'à être accusés de l'arrestation du Christ. À ces erreurs historiques, il faut adjoindre deux affirmations mensongères qui répètent, sous couvert de témoignage, deux « miracles » où la polémique anti-musulmane se fonde dans la légende : lors de la visite de la ville de Sardenaye, le pèlerin affirme que « dans cette ville n'habitent que des chrétiens, et aucun Sarrasin ne peut y habiter ni y rester ; et lorsqu'un Sarrasin arrive dans cette ville, il ne peut y rester un an sans mourir ». Une autre occurrence, lors de la visite d'Alexandrie, révèle « un miracle manifeste parce que sur ladite pierre, aucun Sarrasin ne peut s'asseoir, et dès que l'un d'eux s'assoit, il s'emplit sur-le-champ de bulles nées de la vapeur que dégage cette pierre ». Derrière cette animosité véhémente,

le récit du pèlerin masque un projet banal dans les récits et cher au cœur alors de tout chrétien, celui de la reconquête de la Terre Sainte. Dès lors, le pèlerin se fait espion et informe sur les troupes ennemies et les lieux stratégiques qu'il a su repérer. Mais notre guide ne se distingue guère des autres textes, qui répète et confirme ce que l'on trouve ailleurs. L'animosité avérée à l'encontre des musulmans n'exonère pas notre guide d'un regard curieux porté sur les « sectes » chrétiennes orientales, décrites par le menu dans la diversité de leurs rites et de leurs clergés. L'essor des musulmans a rapproché les chrétiens d'Occident de leurs frères orientaux, ce qui n'exclut pas, loin s'en faut, que le pèlerin occidental soit quelquefois tout étonné.

Enfin, parce que notre texte date du début du xvi<sup>e</sup> siècle, on n'y trouvera point les traces des rivalités entre catholiques et protestants tranchées par le concile de Trente (1563). Cela dit, l'apparition du nom d'un auteur, en 1614, si elle doit être étayée, comme nous l'avons dit, par la volonté de confondre notre guide avec celui du père Noé Bianco, vise peut-être aussi à marquer l'ouvrage du sceau du catholicisme, alors que commencent à apparaître des guides « protestants » destinés à des pèlerins qui portent un autre regard chrétien sur les lieux saints.